



MUSIC MOVIES AND
FA-FA-FA FASHION



plugged

Balthazar - Paul McCartney - Hubert Lenoir - Swann Arlaud - Sleaford Mods - Beirut - Roni Alter
Marilyn Lima - Steve Gunn - Steve Albini - Decibelles - Jessica Pratt - Ry X - Dirty Deep - Unloved
Nick Waterhouse - TOY - Sam Fender - Tom Walker - Panda Bear - Nilüfer Yanya - James Blake...

L O U

Soliloquy es-tu ?

¿ ut-29 yupolifó ?

D O I L

R O N



MUSIC
LOU DOILLON

TEXTE
SOPHIE ROSEMONT

PHOTOS
MANON VIOLENCE

Monologue
à plusieurs voix

LOU
DOILLON

Après la révélation fracassante de Places et la confirmation de Lay Low, Lou Doillon nous envoûte définitivement avec Soliloquy, où son folk intimiste s'aventure dans de nouvelles contrées musicales. Interview.

Comment est né Soliloquy ?

Lou Doillon : C'est très compliqué de savoir quand et comment ça a commencé. Il y a un an et demi, tout était à l'instinct, au sentiment, les chansons s'écrivaient sans que je sache vraiment pourquoi... Certaines sont allées à la poubelle, d'autres me plaisaient assez pour que je veuille les produire. Or, je ne voulais pas de démos guitare-voix qui m'auraient forcément menée à un folk plus ou moins fragile. Jusqu'ici, ma musique avait toujours rencontré le respect de ceux qui la réalisaient. Étienne Daho y était allé avec la plus grande douceur, le plus grand tact. Taylor Kirk [Timber Timbre, NdR], un mec pourtant bizarre et un peu cinglé, n'était pas non plus très brutal. Je voulais sortir de cette politesse, il fallait qu'on dégomme mes chansons. Alors, j'ai fait des démos avec guitare électrique et batterie, des gros riffs... En sortant de là, ma garde rapprochée était terrifiée ! C'est comme si, au lieu d'aborder un dessin au fusain, je l'attaquais directement au marqueur.

— Le yin et le yang

Et vous avez choisi de travailler avec non pas un seul, mais deux producteurs !

L. D. : Le champ des possibles était immense, alors j'en ai profité. Avec Benjamin [Lebeau, la moitié de The Shoes, NdR], c'était une drôle de collaboration : je faisais des titres construits et cohérents, lui les emmenait en studio et les détruisait avec une wrecking ball. Il ne me demandait même pas le titre du morceau ! Dan [Levy de The DØ, NdR], lui, a besoin d'œuvrer seul. Il m'a au contraire posé beaucoup de questions sur le tempo, les tonalités, les thèmes des chansons... Dan et Benjamin, c'est le yin et le yang. Bien que cela m'ait demandé une souplesse insensée, je suis ravie d'avoir prouvé que je pouvais travailler avec ces deux producteurs, les plus excitants du moment mais aussi les plus complémentaires.

Ce qui, sans enlever à sa cohérence, fait de Soliloquy un disque musicalement hybride...

L. D. : Un producteur nous fantasmait forcément un peu l'artiste à qui il a affaire. Étienne m'a vue soul et pop, Taylor m'entendait folk et blues, Benjamin s'est dit que j'étais punk, alors que Dan, quant à lui, me pense profondément classique. Avec mes complices musiciens, Nicolas Subréchicot et François Poggio, on s'est amusé avec tous les masques que je pouvais porter. D'où le titre de l'album, *Soliloquy*, qui fait référence à cette théâtralité. C'est seulement à la fin que tout s'est éclairé. Alors que jusque là, je conduisais sur une route enneigée et ne voyais pas à un mètre !

Il y a eu aussi cette tournée en 2017, 3 Ring Circus, où vous avez joué, seule avec votre guitare, aux côtés de Richard Hawley et John Grant. Ces concerts ont-ils eu une répercussion sur ce troisième album ?

L. D. : Absolument. Il y a eu un avant et un après. Je me souviens de cette soirée à Sheffield où Richard m'a prévenue : « Ici, soit ils t'applaudissent, soit ils te balancent des bières à la gueule ! ». Je lui ai répondu : « J'y vais quand même ! ». Après, il m'a expliqué que j'étais une « crazy kid », mais que je devais apprendre, une fois pour toutes, à dire « fuck off ». Il ne comprenait pas ma position de petite fille gentille. Et à moi d'essayer d'expliquer que je n'avais pas le droit de faire de la musique, parce que je suis « fille de », que dès que je faisais un truc, on me demandait pour qui je me prenais ! Là, j'ai eu le déclic. Je vais avoir quarante ans, mon fils est bientôt majeur et moi, je suis encore désolée. Mais pour quoi au juste ? J'ai beau avoir affronté des choses violentes, enfanté, enterré des gens, je devais sortir d'une peur réelle.

— Sortir d'une démarche d'excuse

Quelle peur ?

L. D. : Celle que j'ai ressentie entre *Places* et *Lay Low*. J'avais l'impression d'être sur un siège éjectable... Quand on passe une heure avec une journaliste charmante qui finit par écrire un article qui vous détruit en passant toujours par les mêmes canaux, la mère, la filiation, on se dit que ça peut toujours nous tomber dessus, tout le temps. Ça m'a tétanisée. Pour les Français, je suis anglaise, pour les Anglais, je suis française,

“J’ai beau avoir affronté des choses violentes, enfanté, enterré des gens, je devais sortir d’une peur réelle.”

Lou Doillon

“J’ai été actrice, j’ai toujours aimé me déguiser, jouer des personnages, alors j’ai le droit d’être en robe sur la couverture de mon album. Au vu de la réalité du monde actuel, on ne sait pas jusqu’à quand on va s’amuser, alors profitons !” Lou Doillon

pour les gens Gainsbourg, je suis Doillon, pour les gens Doillon, je suis Birkin, pour le milieu de la mode, je suis cinéma, pour le cinéma je suis musique, pour les féministes je ne le suis pas assez, pour les autres beaucoup trop... Ça fait vingt ans qu’on ne comprend pas ce que je suis. Mais, comme l’a écrit si bien Marcelle Sauvageot : « *Je me suis revenue* ». Et qui m’aime me suive ! Grâce à cette parole de Richard, j’ai assumé de faire exactement ce qui me passait par la tête sur *Soliloquy*. Sortir d’une démarche d’excuse.

Après *Places*, il y a cet album plus sombre et rugueux, *Lay Low*... Était-ce lié à cette appréhension ?

L. D. : *Lay Low* a insisté sur quelque chose qui était là, dans *Places*. Je souhaitais me montrer sans artifice. D’où la texture organique, avec beaucoup de grain, d’où la pochette avec un selfie que je fais toute seule au réveil... Pour offrir mon imaginaire, mon inconscient, ma rêverie, mon sommeil, etc. Cette radicalité, c’était une étape indispensable. Après, soit je rentrais encore plus dans les tréfonds, soit je bousculais tout et je repartais dans un album avec lequel j’avais de la distance. Comme le disait Bertolt Brecht, et mon père également, il faut savoir s’arrêter. Quand tu filmes quelqu’un en larmes, le public le voit ; si tu filmes quelqu’un qui retient ses larmes, le public pleure... Des concerts façon chapelles ardentes, ça rend le public témoin de trop d’émotions, ça peut mettre mal à l’aise. Et puis, le fantasme de la folkeuse qui prend sa guitare le soir quand elle a mal au cœur, stop ! Non, c’est dix heures de studio par jour, pas aller poser sa voix entre deux virées shopping. Je voulais un cadre, une mise en scène. J’ai été actrice, j’ai toujours aimé me déguiser, jouer des personnages, alors j’ai le droit d’être en robe sur la couverture de mon album. Au vu de la réalité du monde actuel, on ne sait pas jusqu’à quand on va s’amuser, alors profitons ! Et si je peux transmettre ce message par la musique, je suis ravie.

— *Juste de l’encre*

À propos de transmission, que pensez-vous de votre fils Marlowe de *Soliloquy* ?

L. D. : Une phrase qui veut dire beaucoup et qui m’a fait rire : « *Celui-là, je pourrais peut-être l’acheter !* ».

Vous dessinez aussi... En quoi cette pratique artistique est-elle liée à votre musique ?

L. D. : On m’a déjà dit que je dessinais comme je chante, sans doute parce que je fais très attention à trouver l’équilibre. Mes dessins, avec juste de l’encre, doivent définir une ligne entre vide et plein. Dans mes albums, il y a beaucoup de silences. Quand un piano doit intervenir dans une chanson, il doit être comme un personnage dans une pièce, il fait ce qu’il a à faire et repart. Je ne veux pas que trop d’instruments se superposent. J’avoue être vite submergée quand il y a trop d’informations en même temps. Comme une araignée, je passe mon temps à tisser ici et là, insuffler du classique dans un son trop rock, et inversement. Il faut créer de la nuance.

— *Copines sur Instagram*

Sur *Soliloquy*, il y a ce duo avec Cat Power. Comment vous-êtes-vous rencontrées ?

L. D. : On s’était croisées quand je faisais le mix de mon premier album avec Philippe Zdar avec qui Chan enregistrerait *Sun*. Un peu plus tard, on est devenue copines sur Instagram : quand elle a posté une photo de *Lay Low*, j’ai failli avoir une attaque cardiaque ! On se connaît peu mais on échange régulièrement : depuis vingt ans, Chan fait ce métier que je découvre depuis quelques années et, depuis trois ans, vit seule avec un petit garçon, ce que je fais depuis vingt ans ! Quand j’ai écrit « *It’s You* », qui ne supportait aucun arrangement et à qui il fallait un apport singulier, j’ai pensé à Chan, et uniquement à elle.

— *Tous les livres de Patti Smith*

Quelles étaient vos références pendant la confection de l’album ?

L. D. : Sans le faire exprès, j’ai lu beaucoup de femmes. Celles qui travaillent l’intime avec une honnêteté insensée : Dorothy Parker, Sylvia Plath, Emily Dickinson, ne se laissent jamais tranquilles. Les mémoires



“Je prends le plaisir partout où il est : boire, manger, cuisiner pour mes amis, voir un film dans une jolie salle, rouler de belles clopes !” Lou Doillon

de Simone de Beauvoir comme celles de Kim Gordon. Tous les livres de Patti Smith. Seules, elles ont cherché loin en elles. J'adore le travail de Sophie Calle, Annette Messager, Louise Bourgeois. C'est une famille choisie à laquelle je tiens beaucoup. Elles ont toutes quelque chose en commun...

La solitude, peut-être, le prix à payer pour vivre pleinement son art ?

L. D. : C'est fort possible. De mes vingt à trente ans, l'âge où on sort beaucoup, j'ai passé 90% de mon temps chez moi, à écrire des chansons et dessiner, sans savoir où ça me menait... C'est à la trentaine que tout s'est réalisé. Peut-être du fait de mon côté cancre, dès l'adolescence, je voulais passer des soirées à lire et écrire. Comme je le dis à mon fils : c'est à nous, de mettre la barre aussi haut qu'on le veut. Même quand on fait une tarte aux pommes, il faut de l'amour, de l'investissement : moi je regarde 52 tutos et je compare 15 recettes pour qu'elle soit la meilleure ! Ma mère n'en peut plus... (rires) Mais je prends le plaisir partout où il est : boire, manger, cuisiner pour mes amis, voir un film dans une jolie salle, rouler de belles clopes !

Donc vous êtes un peu perfectionniste sur les bords ?

L. D. : Control freak, on peut le dire ! Ce qu'on peut me reprocher de pire, c'est l'opportunisme, le dilettantisme... Jamais je pourrais me permettre ça. Quand on m'a un jour proposé un disque en « cadeau d'anniversaire », j'ai refusé, bien sûr ! Je préfère faire un album que tout le monde n'aime pas forcément, mais qui vienne de moi, à mille pour cent. Quand les gens me parlent de leur émotion à écouter une chanson comme « I.C.U », je vois qu'elle ne m'appartient plus, qu'elle est devenue la bande sonore de certains instants de leurs vies. Et c'est merveilleux. — p

loundoillon.fr & [facebook.com/loundoillon](https://www.facebook.com/loundoillon)